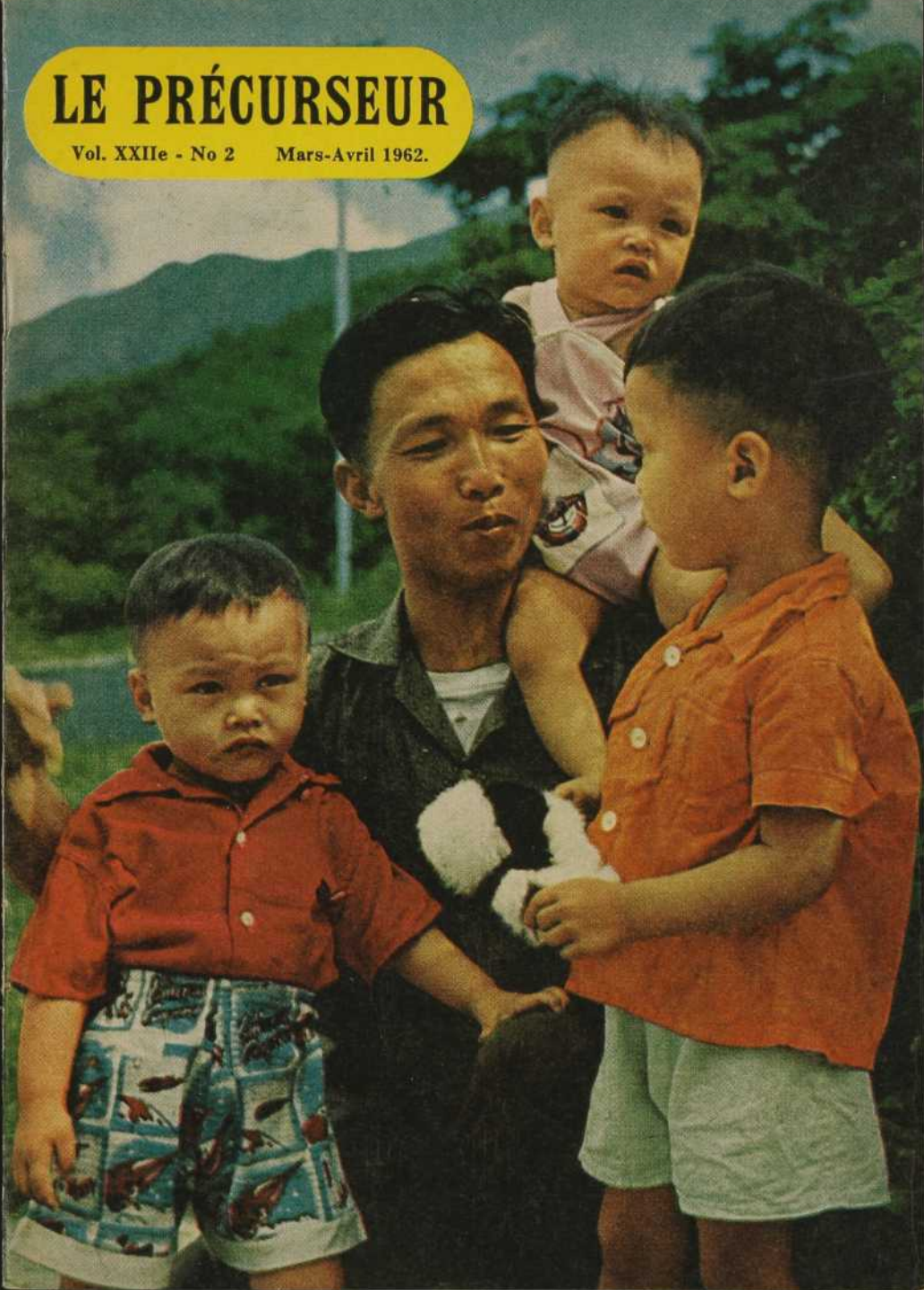


# LE PRÉCURSEUR

Vol. XXIIe - No 2 Mars-Avril 1962.



# Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL 26

Imprimatur : † Mgr Paul Touchette, P.A.V.G., 31 décembre 1959.

Nihil obstat : M. l'abbé A. Cossette, p.m.é., 24 août 1961.

Vol. XXIIe - 43e année

Montréal, Mars-Avril 1962

No 2

Revue bimestrielle, publiée  
par les Sœurs Missionnaires  
de l'Immaculée-Conception.

## ABONNEMENT :

Par an .....\$1.00

A vie.....25.00

Pour tout changement  
d'adresse, ne pas oublier  
d'envoyer l'ancienne et la  
nouvelle.

## AVANTAGES :

Les abonnés participent  
aux prières, travaux et sa-  
crifices de toutes les Reli-  
gieuses de la Communauté,  
particulièrement des Mission-  
naires à l'œuvre dans les  
cinq parties du monde.

De plus, une messe est  
célébrée chaque semaine pour  
les abonnés vivants et une  
autre pour les défunts.

Le Ministère des Postes,  
à Ottawa, a autorisé  
l'affranchissement en nu-  
méraire et l'envoi com-  
me objet de la deuxième  
classe de la présente pu-  
blication.

## SOMMAIRE

<i>La population flottante de Hong Kong</i> .....	55
R. P. T.-F. Ryan, S.J.	
<i>Contacts</i> .....	61
Sœur Saint-Basile, m.i.c.	
<i>La " Fédération " vue dans une perspective historique</i> .....	69
Sœur Saint-Rodrigue, m.i.c.	
<i>La mariée dé mariée</i> .....	86
Sœur Sainte-Flavie, m.i.c.	
<i>Miyako</i> .....	93
Sœur Sainte-Angèle-de-Mérici, m.i.c.	
<i>Le bacille de Nicolaïer écrit à son ami le Streptocoque</i> .....	97
Sœur Françoise-de-Rome, m.i.c.	
<i>Quasimodo</i> .....	101
Sœur Marie-Simone, m.i.c.	

---

---

## PAGES-COUVERTURE : HONG KONG

*Joie d'un papa en Chine libre.*

*A Shatin, région agricole aux frontières  
de la Chine communiste.*



# LA POPULATION FLOTTANTE DE HONG KONG

par le R. P. T. F. RYAN, S.J.

Dans tout l'Extrême-Orient — le long des côtes, sur les fleuves et les canaux — on trouve des gens qui vivent sur des embarcations. Évidemment, la plupart sont des pêcheurs; pourtant, il en est un certain nombre dont les jonques ne s'éloignent guère de l'endroit où elles sont amarrées et qui ne comptent parfois aucun pêcheur.

Les conversions au sein de cette

population flottante, mais quasi immobile, s'avèrent très difficiles. Ces gens forment une communauté repliée sur elle-même, avec ses propres coutumes fortement enracinées, et entretiennent très peu de contacts avec les terriens, d'où leur attachement aux vieilles superstitions. Les exceptions à cette règle, quoique rares, existent pourtant. C'est ainsi que dans le canal de Shanghai on

Population flottante d'Aberdeen.





trouvait beaucoup de catholiques. On ne peut espérer autant avec les familles de pêcheurs qui vont sans cesse d'un port à l'autre.

A Hong Kong, chaque anse a ses habitants parlant un dialecte différent de ceux des terriens et se méfiant d'eux. Cette population est surtout concentrée dans les baies, près de l'endroit où les étrangers débarquèrent pour la première fois, et désigné encore aujourd'hui sous le nom d'Aberdeen.

C'est là que les missionnaires se mirent à l'œuvre, avant même la naissance d'une ville sur l'île. Toutefois les premières conversions s'opé-





rèrent parmi les habitants du continent. Quand les Canossiennes Filles de la Charité arrivèrent d'Italie pour aider les missionnaires, c'est également à Aberdeen qu'elles s'installèrent. Les fermiers et en général tous les terriens profitèrent de leurs bons offices, mais la population flottante se tint à l'écart. Les religieuses vinrent alors à elle, montées sur un sampan, et s'offrirent à soulager les malades, spécialement les enfants dont beaucoup étaient atteints de diverses maladies de peau. Malgré

cela, la glace ne fut pas brisée, sinon en de rares occasions où l'urgence des soins se faisait particulièrement sentir.

Après plusieurs années, les succès obtenus en ces cas exceptionnels portèrent leurs fruits. « Ces étrangers ont de bons remèdes », murmurait-on de bouche à oreille. Voilà comment, à force de patience, elles gagnèrent la confiance de ces pauvres gens. Point de conversions, cependant. Chaque bateau avait ses dieux et l'encens brûlait devant leurs statuettes; aux jours de fête, chaque famille observait avec scrupule les rites en l'honneur des ancêtres.

Peu à peu, cette barrière de superstitions fut franchie et il y eut dans la baie quelques « bateaux catholiques ». A partir de ce moment on vit de temps à autre les idoles chassées des bateaux et remplacées par des images pieuses. Les convertis, désirant un signe plus tangible de leur nouvelle appartenance, demandèrent la permission d'arborer un drapeau. Voilà pourquoi, actuellement, on peut voir en certaines circonstances le pavillon pontifical flotter sur nombre de jonques et de sampans.

Un autre pas en avant s'accomplit le jour où s'éleva un Séminaire régional sur une colline d'Aberdeen jetée comme un promontoire dans la baie. Les Jésuites irlandais qui en avaient la charge apprirent très vite à connaître les « bateaux catholiques » et à nouer des relations amicales avec les autres. Ils s'arrangèrent pour envoyer les séminaristes chinois travailler au milieu d'eux, afin de préparer au baptême ceux qui ne pouvaient aller à l'école et aussi pour leur apporter des secours. La coutume de

la bénédiction annuelle des bateaux fut introduite par une cérémonie attrayante: la première fête catholique des marins à Hong Kong.

Après la guerre, lorsque les réfugiés vinrent grossir la population flottante et celle des faubourgs d'Aberdeen, la détresse était grande chez beaucoup. Les vedettes communistes rendaient la pêche dangereuse pour ceux qui s'aventuraient hors des eaux territoriales. Il fallut augmenter les secours et pour cela



coordonner l'action missionnaire. Les contacts entre prêtres, religieuses et séminaristes s'amplifièrent; on fit aussi appel à la Ligue des Femmes Catholiques.

Cette organisation internationale est solidement établie à Hong Kong. Ses membres, appartenant à de nombreuses nationalités, s'adonnent à différentes œuvres dans les quartiers pauvres. Ils s'occupent surtout d'aide médicale, en accord avec les médecins et les infirmières, et distribuent des médicaments. Un bateau à moteur est même à leur disposition et porte secours aux districts éloignés. A Aberdeen, les Femmes Catholiques trouvèrent à s'employer fort utile-

ment au sein de la population des barques, et quand leur travail fut connu en Angleterre, la Ligue des Femmes Catholiques du Royaume-Uni leur fit don de la somme nécessaire pour la construction d'une véritable clinique flottante. Ce bateau, nommé « La Madone », a été achevé au début de 1961 et béni par le R. P. F. Cronin, S.J., Directeur spirituel de la Ligue, à Hong Kong. Peint en bleu et blanc — les couleurs de Notre-Dame — il n'a guère fallu de temps pour qu'il soit connu de tous. Porteur d'un continuel secours, à la fois spirituel et corporel, il est aujourd'hui salué comme le bienvenu par tous les gens de mer d'Aberdeen.

(Fides)

#### Quai d'Aberdeen.

A gauche, une partie du restaurant flottant.



# CONTACTS

par Sœur SAINT-BASILE<sup>1</sup>, m.i.c.

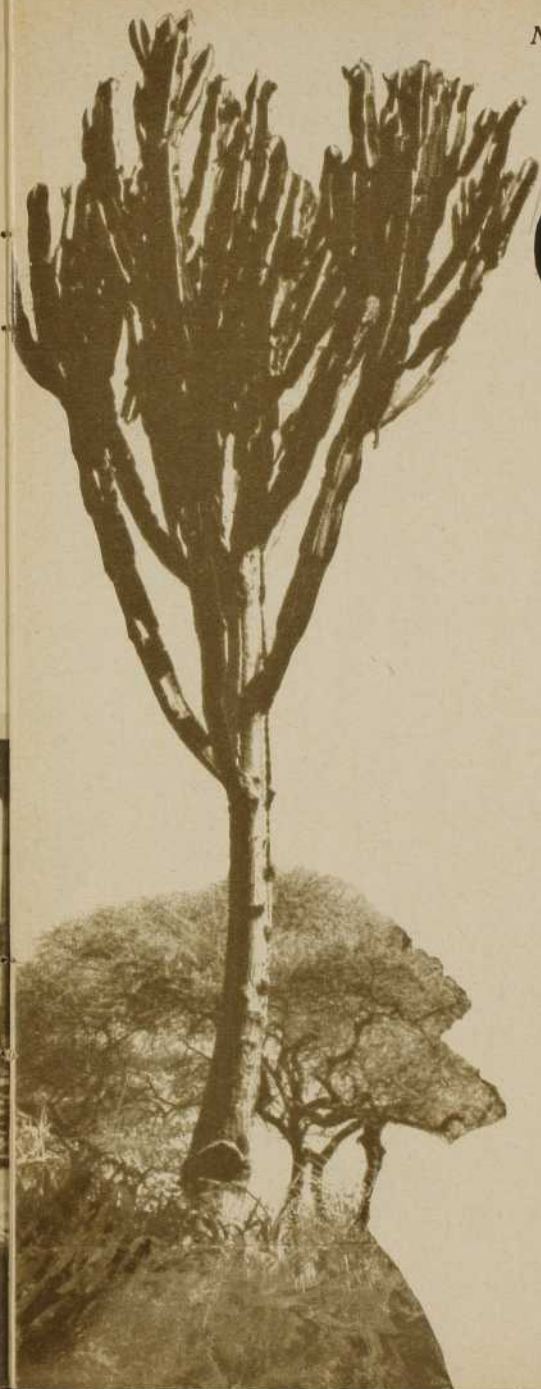
La jeep-ambulance du gouvernement stoppe devant l'Hôpital du Sacré-Cœur. Elle n'amène point de patient. Sœur Supérieure<sup>2</sup> étonnée s'informe. Le chauffeur dit que l'ambulance est mise pour un mois à la disposition de l'Hôpital de Nyimba.

Quelle bonté de la Providence! Il y a justement un cas d'appendicite à transporter à Nyanja, une fracture à Fort Jameson, une jeune mère et ses jumeaux chez elle. On ne pouvait se résoudre à la laisser partir à pied, avec son double fardeau, pour son village éloigné de vingt milles. Le R. P. Gagnon, p.b., Sœur Rachel-Marie et moi profitons de cette dernière occasion pour visiter quelques villages.

Après une dizaine de milles sur la grand-route, la voiture s'engage à travers le bois. Premier arrêt à Kalambukwa, village assez gros puisqu'il compte une école-chapelle de deux classes. L'ensemble bien ordonné de ces huttes coiffées de paille et très propres offre un joli coup d'œil. Précédées du Père, nous allons

<sup>1</sup> Jeanne Piché, de Québec.

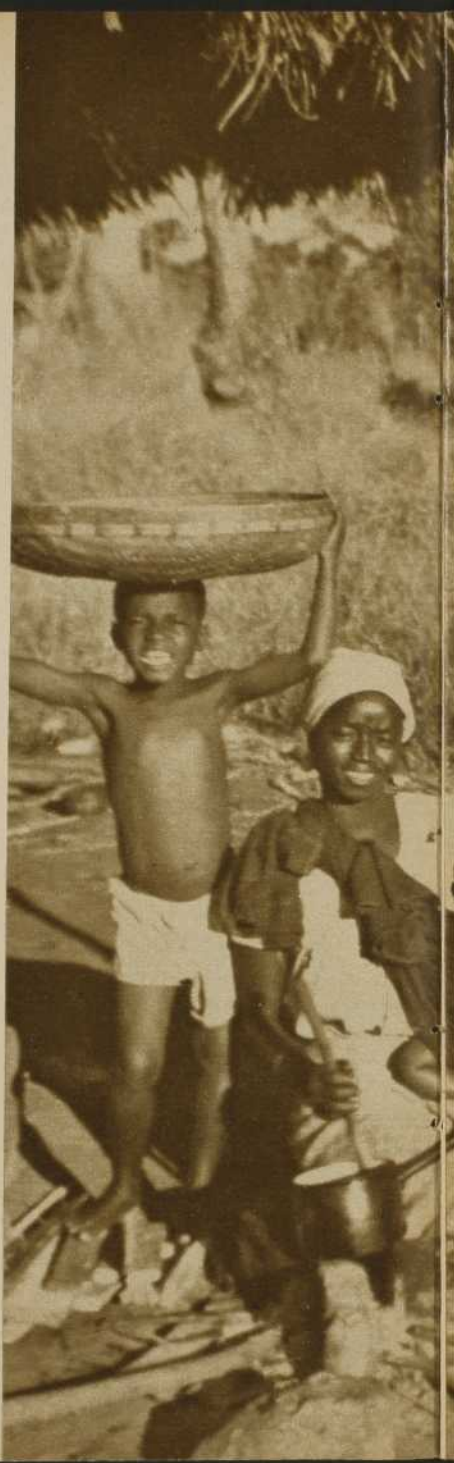
<sup>2</sup> Sr Ste-Valentine (Gladys McLean, de Cabano).



faire connaissance avec les élèves. Ceux-ci saluent le prêtre d'un joyeux « *good morning Father.* » mais nous considèrent bouche bée, ne sachant comment désigner ces étranges personnages que sont des Sœurs. De toute évidence ils n'en ont jamais vu! Juste le temps de les apprivoiser, et nous cahotons de nouveau pendant vingt minutes jusqu'à Ciwovea où le Père tient à nous montrer une succursale toute neuve, fruit de ses labours et de la généreuse collaboration des Africains: une église de terre battue, blanchie à la chaux, à laquelle tient une petite pièce qui constitue la sacristie et la résidence du missionnaire de passage. Le village est désert: tout le monde travaille aux jardins situés à l'écart dans la brousse. Il se trouve cependant une bonne chrétienne si heureuse de nous voir, qu'elle va chercher des œufs pour nous les offrir.

Passé Ciwovea, la jeep roule dans une sorte de sentier où jamais automobiliste n'a eu la témérité de s'aventurer. Nous contournons des arbres, labourons des champs non encore ensemencés — heureusement! — pour aboutir au bord d'une rivière. Le Père Gagnon et le chauffeur descendent en sonder la profondeur. Il paraît que la voiture peut traverser... Je ne me sens pas tellement brave et préférerais nager.

Tout de même nous abordons l'autre rive sans naufrage. Encore un bout de chemin en pleine brousse et nous arrivons à Cimkokwe, le village de la jeune maman. Nous tombons au beau milieu d'une scène funèbre. Des lamentations s'élèvent d'un certain point, et les personnes qui viennent à notre rencontre ont un air de circonstance. Un bébé de trois



Sœur Saint-Basile et ses amies de Nyimba.





mois est décédé. Selon la tradition, il git dehors sur une natte, la tête couverte, et les femmes gémissent à ses côtés. Personne ne doit troubler la douleur de la mère qui seule, dans une hutte voisine, pousse des cris et pleure. Comme je l'ai connue à l'Hôpital de Nyimba, j'ose enfreindre la coutume et pénétrer jusqu'à elle pour lui serrer la main, la consoler par quelques mots de sympathie. Sœur Rachel-Marie <sup>1</sup>, en fait autant.

Entre temps, la grand-mère des jumeaux nous a apprêté un repas. Elle nous conduit à une maisonnette

africaine très propre où, sur une natte, sont déposés un plat de *nsima* et un autre d'œufs pilés. Il y a aussi un bassin plein d'eau pour se laver les mains. Ce rite n'est pas un luxe, car la *nsima* se mange avec les doigts. Malhabiles, nous procédons par pinces délicates jusqu'à l'arrivée du Père Gagnon et de son compagnon qui, leur part consommée, sont heureux de partager la nôtre. Cela nous vaut une démonstration touchant l'art de manger le mets national africain: « Roulez bien votre poignée de *nsima* dans la paume de la main...

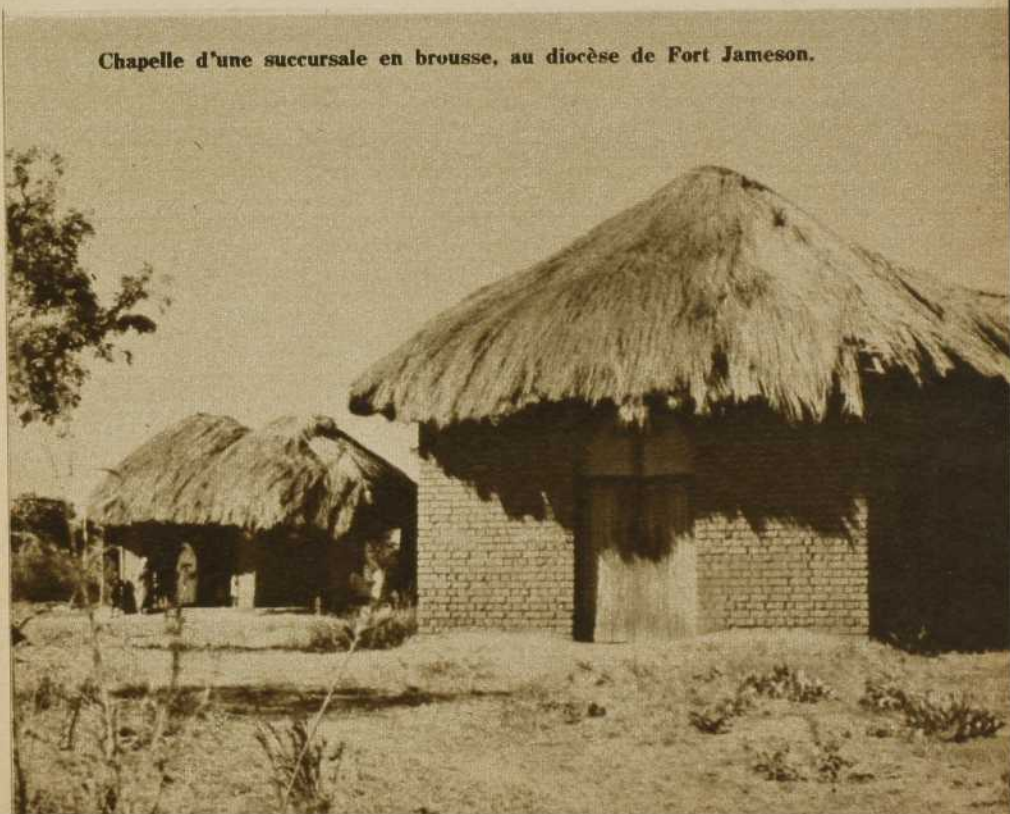
comme ceci... pétrissez-la, ce qui la rend plus digestible, puis trempez cette boule dans les œufs. » Laissant le système à pincée, nous y allons à poignée, selon la méthode du pays.

Après dîner nous repartons pour Sikona. Accueil très cordial: c'est un village catholique. Le chef vient au-devant de nous avec un cadeau d'œufs et de mangues. Une ancienne patiente de l'Hôpital de Nyimba me reconnaît. Elle me serre la main et me présente l'entourage. Un groupe de femmes sont en train de cuire la bière de millet. A en juger par leur exubérance, elles ont dû souvent goûter le liquide enchanteur au cours

de la cuisson... Avec force explications sur la manière de procéder pour obtenir une *mowa* de qualité, elles nous conduisent à une hutte peuplée de jarres en terre cuite remplies jusqu'au haut. Comme nous n'avons pas l'intention d'essayer la recette, nous invitons ces bonnes gens à amener leurs malades à l'Hôpital du Sacré-Cœur.

Mais comment pousser plus loin que Sikona? Si chemin il y a, il est invisible à l'œil nu. Tous les habitants du village voudraient nous guider: une promenade en *galimoto* (jeep) ne leur déplairait pas. Des chanceux montent avec nous et in-

Chapelle d'une succursale en brousse, au diocèse de Fort Jameson.





Expédition missionnaire sur la rivière Luangwa. Le R. P. C. Vosters, p. b., supérieur de la Mission de Nyimba, Sœur Rachel-Marie et Sœur Marthe-du-Sacré-Cœur (Henriette Sylvestre, de Montréal-Nord).

diquent l'endroit du rideau de broussailles où il faut piquer: *kuno* (ici), *uko* (là), etc. Les premiers milles franchis, le terrain devant nous semble coupé. Que faire? Impossible de retourner en arrière. Nous avançons avec lenteur. Voici une pente très à pic et, en bas, un ravin étroit; de l'autre côté la montée est aussi abrupte que la descente. Le Père Gagnon et le chauffeur se consultent. Ce dernier est d'avis qu'il y a moyen de passer. Sœur Rachel-Marie et moi pensons tout le contraire et sortons de l'ambulance. Dans mon imagina-

tion je vois déjà culbuter la voiture... Par bonheur elle ne capote que là! Elle a tout juste sa largeur en ce passage étroit. Marchant à reculons, le Père adresse au chauffeur des signes de nature à faciliter l'opération. Le plus lentement possible, la jeep descend au fond du ravin, puis remonte le versant opposé. Avec un soupir de soulagement nous réintégrons le véhicule et ne manquons pas de féliciter l'habile Africain.

Nous atteignons un village considérable où jamais le missionnaire n'a pénétré. L'ovation dont il est

l'objet dit assez qu'il est désiré. En un clin d'œil, le gros de la population accourt. Les femmes tapent des mains et s'inclinent pour nous souhaiter la bienvenue. Un groupe d'hommes en-

trainent le Père et font cercle autour de lui. L'élément féminin s'assemble auprès des Sœurs. Sœur Rachel-Marie s'occupe des grands-mères, tandis que je m'intéresse aux jeunes



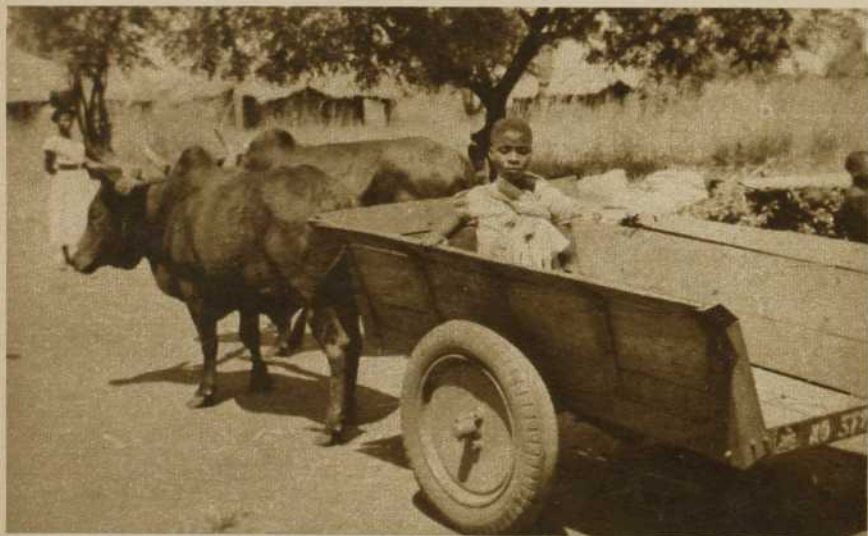
mamans et aux enfants. C'est à qui me montrerait son bébé, et ma foi ils sont tous plus charments les uns que les autres. Comme je ne puis les approcher tous, on se les passe de main en main pour qu'ils me parviennent. Soudain, sans crier gare, un petit enfant s'élançe des bras de sa mère dans les miens. Je ne m'attendais pas à pareil geste spontané et saisis au vol le gentil projectile. Ici encore nous invitons les gens à recourir à l'Hôpital de Nyimba lorsqu'ils ont besoin de soins et de remèdes.

Le dernier village visité se nomme Aroni. Ses habitants sont pour la plupart protestants. Accueil poli mais réservé, quelque peu distant. Toutefois les gens viennent causer. Nous leur témoignons le même intérêt, la

même cordialité, la même amitié fraternelle, les assurant qu'ils seront toujours les bienvenus à Nyimba.

Aroni pose le point final à notre tournée de contacts. Le soleil brille encore sur la brousse, mais sa position nous avertit de ses adieux prochains. Nous mettons le cap sur la Mission, comprenant mieux, pour les avoir expérimentées, les difficultés matérielles qui retardent l'annonce de l'Évangile en ce coin de la Rhodésie. D'abord les dimensions de la *paroisse* laquelle couvre une étendue de 70 milles sur 60, le nombre de villages, environ 200, éparpillés et atteignables par des routes quasi impossibles, enfin, comme au temps du Seigneur, le nombre infime de missionnaires.

L'ambulance de l'Hôpital de Nyimba.





KANYANGA, RHODESIE DU NORD

## La "FÉDÉRATION" vue dans une PERSPECTIVE HISTORIQUE

par Sœur SAINT-RODRIGUE<sup>1</sup>, m.i.c.

Du nord au sud, l'Afrique, avec son évolution et ses révolutions, retient l'attention mondiale. Les Rhodésies et le Nyassaland, eux aussi sortis de l'ombre tranquille, passent à leur tour au premier plan. Deux facteurs les y poussent: d'abord la Fédération, vieille de 1953, qui est à l'heure actuelle le point de litige entre eux et l'Angleterre, et, en même temps, le point d'insertion du nationalisme xénophobe; secundo, la situation de la Rhodésie du Nord

dont la frontière nord-ouest touche au Congo Ex-Belge déchiré par la guerre civile. Par-dessus les limites, idées, sentiments, passions voyagent comme le vent. Je n'ai pas l'intention de défendre ici telle ou telle politique. D'ailleurs la pensée de l'Église, concernant les revendications légitimes des pays coloniaux à l'indépendance nationale, est assez connue: l'encyclique *Fidei donum* de Pie XII renferme des directives précises. Tout simplement, je voudrais observer les

<sup>1</sup> Françoise Pageau, de Québec.

événements présents à la lumière de certaines données géographiques et surtout historiques, relatives au développement de ces territoires englobés sous l'étiquette Afrique Centrale Britannique.

Pour nous, du siècle des transports ultra-rapides, le plus étonnant, c'est que la topographie, les habitants et les richesses naturelles de cette partie du continent africain soient demeurés ignorés jusqu'au milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Certes, les côtes des Océans Atlantique et Indien ont été visitées très tôt: le Portugal commença vers 1434 à planter des postes sur la côte ouest jusqu'au Congo, et lorsque Vasco da Gama eut contourné le Cap de Bonne Espérance, en 1497, découvrant la route tant cherchée des Indes, les comptoirs portugais — dont certains enlevés aux Arabes — jalonnèrent la côte est: Sofala, Kilwa, Mozambique, Mombasa et Malindi.

Cependant l'intérieur des terres resta inconnu. C'était un immense plateau où la végétation exubérante,

non gênée par l'intervention humaine, constituait déjà une sorte de barrière défensive. Les rivières, clés d'entrée en pays neuf, présentaient un double obstacle: des rapides et des chutes infranchissables, ou bien une profondeur insuffisante exigeant d'interminables portages. Les bêtes sauvages infestaient les forêts et les hautes herbes, les crocodiles et les hippopotames les cours d'eau. On disait les indigènes hostiles aux blancs qui osaient pénétrer chez eux. Si quelque explorateur se hasardait malgré tout, il succombait aux fièvres.

Quels étaient à cette époque les habitants de l'Afrique Centrale? L'histoire, appuyée sur les découvertes de l'anthropologie, répond que les Pygmées du Congo et les Bochimans ou Bushmen sont les plus anciens peuples de l'Afrique.

Donc, tandis que le commerce transformait les bords du continent, le petit Bushmen, à la peau plus jaune que noire, continuait à mener sa vie primitive en Rhodésie et au

**La douce antilope que chasse cruellement...**



Nyassaland. Grand chasseur, il ne savait ni construire une hutte ni cultiver (ou il ne s'en souciait point). Il se nourrissait de racines sauvages et de bêtes abattues. Son lieu d'origine semble avoir été l'Asie. Aux environs de 1600, les peuples bantous (le mot bantou signifie lui-même peuple) installés au nord du Lac Victoria, au Soudan et dans les parages, commencèrent à descendre vers le sud par migrations lentes et progressives. Les bantous auraient pour ancêtres les purs noirs de la Basse Égypte alliés aux Hamites lesquels ont occupé la pointe du continent africain, taillée en corne, au nord-est. A mesure que les hordes guerrières envahissaient l'Afrique Centrale, les Bushmen reculaient. De nos jours, on les retrouve au désert Kalahari sur la côte sud-ouest. Par contre, 167 tribus bantoues sont répandues sur les 486,722 milles carrés de la Fédération. Ces 167 tribus possèdent presque toutes un dialecte particulier se rattachant à l'une ou l'autre des

langues bantoues principales: cibemba, cilozi, cinyanja, cilunda, etc.

### La Pénétration européenne

En 1795, le gouvernement portugais avait nommé le Dr Lacerda gouverneur du Zambèze avec mission de traverser le continent dans toute sa largeur, afin d'acquérir de nouvelles terres et de relier les villes de l'est aux villes de l'ouest. L'explorateur fut bien accueilli, semble-t-il, par les autochtones, mais en 1798 il mourait terrassé par la maladie. Il avait atteint le pays du chef Kazembe, au sud du Lac Mweru, en Rhodésie du Nord.

Il fallut attendre un David Livingstone pour attirer par ses découvertes, ses écrits et ses conférences l'attention du monde sur l'Afrique Centrale et ouvrir cette région à la civilisation chrétienne.

Qui était Livingstone? Écossais né à Blantyre, près de Glasgow, en 1813, il vint en Afrique du Sud en 1840 comme missionnaire de la Lon-

le roi de la brousse rhodésienne.





Les célèbres chutes du Zambèze dénommées Chutes Victoria, en Rhodésie du Sud.

don Missionary Society. Les conflits raciaux existaient déjà là-bas. Les Anglais, en 1806, avaient enlevé la colonie du Cap aux Hollandais, et, l'année suivante, proclamé une loi interdisant l'esclavage. Les colons hollandais ne prisèrent pas cette loi, car ils employaient comme esclaves les Africains qu'ils avaient vaincus. Après des années de tiraillements, les Boers quittèrent le Cap en grand nombre et pointèrent vers le nord en quête de domaines où ils seraient rois et maîtres.

Mais la mésentente entre Africains, Boers et Britanniques s'étendit à

ces domaines que les Anglais conquéraient un à un. Cet état de chose paralysait le travail missionnaire. Est-ce à cause de cela que David Livingstone décida de s'enfoncer plus avant dans la brousse? Peut-être. Mais cet homme possédait certainement des aptitudes et un goût inné pour l'exploration des terres vierges. En 1849, il gagnait lui aussi le nord, découvrait le Lac Ngami au Bechuanaland et poussait une reconnaissance au Barotseland. L'année d'après, il atteignait le Zambèze et le suivait jusqu'à l'Océan Indien. Ce fleuve marque la limite entre les Rhodésies.

Partout dans ses voyages, David Livingstone établissait des contacts amicaux avec les chefs des tribus. Il fut le premier blanc à contempler (1855) les chutes Victoria qu'il nomma ainsi en l'honneur de la Souveraine d'Angleterre. En 1856, il arrivait à Quelimane, sur la côte est de l'Afrique, après avoir traversé le continent à pied dans sa largeur.

Cette même année, il retourna en Angleterre et pressa les Universités, entre autres Cambridge, de fonder des Missions en Afrique Centrale, afin de secourir les populations victimes de la traite des esclaves et des guerres tribales. Car hélas! la découverte de nouvelles voies avait incidemment profité aux Arabes esclavagistes. Ceux-ci, après avoir décimé par leurs razzias les bantous de la côte, entendaient s'approvisionner à l'intérieur, grâce à la connivence de

certaines tribus et à la faveur des dissensions tribales. La Grande-Bretagne s'opposait à l'esclavage. Par une loi de 1833, elle avait libéré tous les esclaves de l'Empire Britannique.

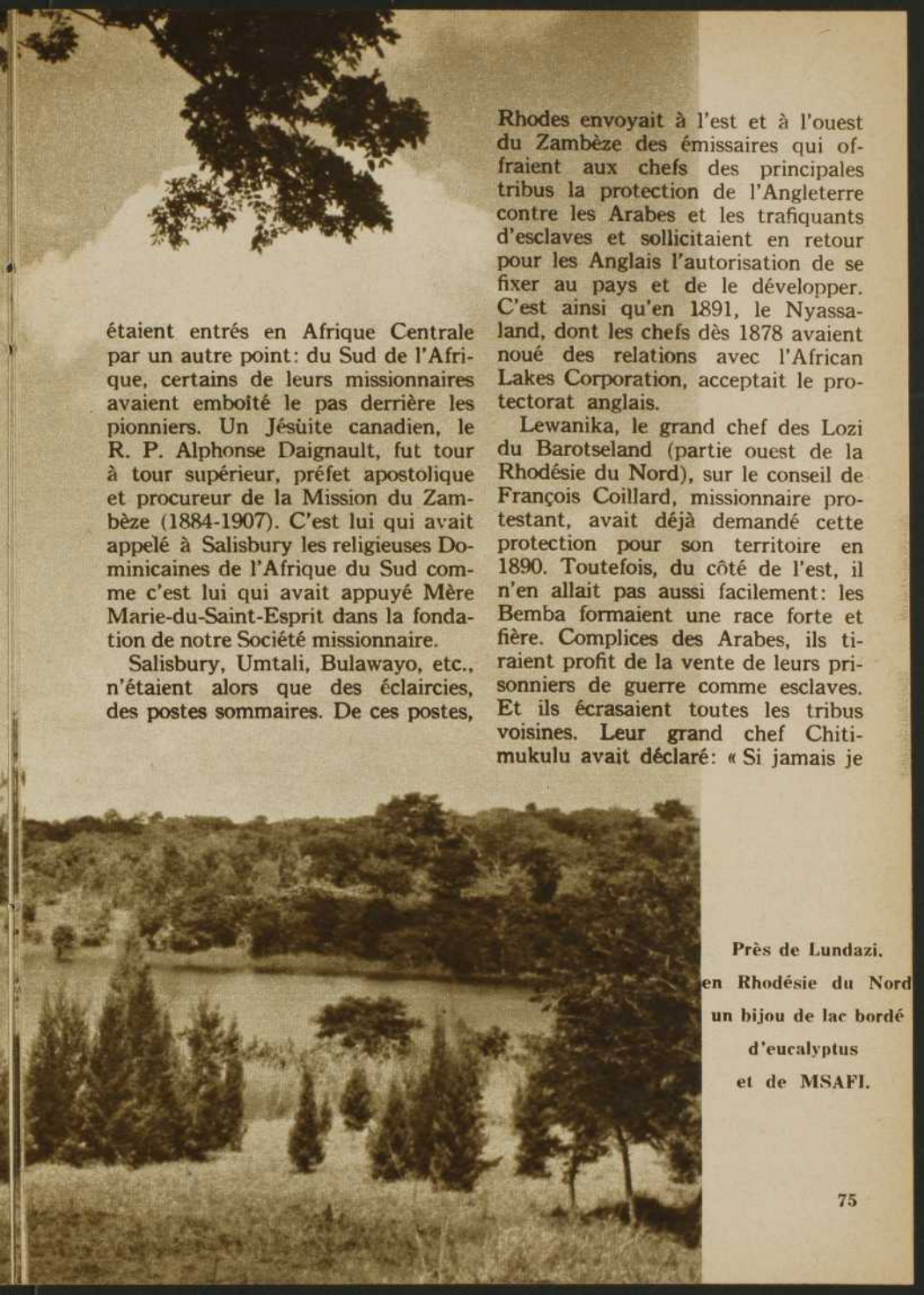
Lorsqu'il découvrit le Lac Nyassa en 1859, Livingstone fut moins frappé par la beauté de cette immense nappe bleue que par l'horrible trafic des noirs très actif le long du lac, surtout à Karonga. Il s'adressa de nouveau aux Universités. En réponse, la Free Church of Scotland fondait, après quelques vaines tentatives, la Mission de Livingstonia, en 1875. Cette Mission commémora en même temps la mémoire du grand homme, car il n'était plus depuis deux ans. La maladie l'avait emporté à Chitambo, en Rhodésie du Nord, presque au même endroit où avait expiré le Dr Lacerda.

### L'homme qui donna son nom à la Rhodésie

A cette même époque, la découverte de mines de diamants et d'or, en Afrique du Sud, fit la fortune de certains prospecteurs entre autres de Cecil Rhodes. Cet Anglais, venu au Natal à l'âge de dix-sept ans, avait d'abord travaillé sur la plantation de coton de son frère. Comme beaucoup d'autres il tenta sa chance dans les mines. Il y réussit. Son nom est lié à l'exploitation des diamants de Kimberly. Patriote généreux, il voulut consacrer ses richesses au financement d'expéditions destinées à acquérir définitivement à sa patrie les vastes étendues de l'Afrique Centrale explorées par Livingstone. A cet effet, il fonda en 1889 la British South Africa Company dont les droits et les obligations sont analo-

gues à ceux de la Compagnie des Cent Associés de notre histoire nationale. Dès cette année-là, une colonne de pionniers se tailla un chemin dans la brousse et pénétra en Rhodésie du Sud. Rhodes obtenait d'abord des chefs bantous la permission de passer sur leurs terres. Si après coup les chefs revenaient sur leur décision, il s'ensuivait des escarmouches. Il y eut même des insurrections sérieuses en 1896-1897. Des religieuses missionnaires se trouvaient sur place pour panser les blessés, soigner les victimes de la fièvre et assister les mourants. Car une Mission catholique existait déjà. Les Jésuites, à qui le chef Lewanika avait refusé le droit d'établir une Mission au nord du Zambèze,



A black and white photograph of a landscape. In the foreground, there are several tall, thin trees, possibly eucalyptus, scattered across a grassy field. In the middle ground, a large, calm lake is visible, surrounded by a dense line of trees. The background shows a hazy, distant horizon. The overall scene is peaceful and natural.

étaient entrés en Afrique Centrale par un autre point: du Sud de l'Afrique, certains de leurs missionnaires avaient emboîté le pas derrière les pionniers. Un Jésuite canadien, le R. P. Alphonse Daignault, fut tour à tour supérieur, préfet apostolique et procureur de la Mission du Zambèze (1884-1907). C'est lui qui avait appelé à Salisbury les religieuses Dominicaines de l'Afrique du Sud comme c'est lui qui avait appuyé Mère Marie-du-Saint-Esprit dans la fondation de notre Société missionnaire.

Salisbury, Umtali, Bulawayo, etc., n'étaient alors que des éclaircies, des postes sommaires. De ces postes,

Rhodes envoyait à l'est et à l'ouest du Zambèze des émissaires qui offraient aux chefs des principales tribus la protection de l'Angleterre contre les Arabes et les trafiquants d'esclaves et sollicitaient en retour pour les Anglais l'autorisation de se fixer au pays et de le développer. C'est ainsi qu'en 1891, le Nyassaland, dont les chefs dès 1878 avaient noué des relations avec l'African Lakes Corporation, acceptait le protectorat anglais.

Lewanika, le grand chef des Lozi du Barotseland (partie ouest de la Rhodésie du Nord), sur le conseil de François Coillard, missionnaire protestant, avait déjà demandé cette protection pour son territoire en 1890. Toutefois, du côté de l'est, il n'en allait pas aussi facilement: les Bemba formaient une race forte et fière. Complices des Arabes, ils tiraient profit de la vente de leurs prisonniers de guerre comme esclaves. Et ils écrasaient toutes les tribus voisines. Leur grand chef Chitimukulu avait déclaré: « Si jamais je

Près de Lundazi,  
en Rhodésie du Nord  
un bijou de lac bordé  
d'eucalyptus  
et de MSAFL.

vois un blanc sur mon territoire, je lui coupe le cou moi-même.» Or les Pères Blancs, venant du nord, avançaient graduellement dans les terres et pénétraient en Afrique Centrale. Un jour de 1896, le R. P. Van Oost, d'origine française, pressé de prêcher la Bonne Nouvelle, arriva au village de Chitimukulu. Ce dernier, averti, accourut aussitôt pour châtier l'insolent qui osait le défier. Il ne put se défendre d'admirer le courage tranquille du Père. La parole pacificatrice de cet apôtre le séduisit et, à partir de ce moment, il admit les missionnaires. Plus tard, il accepta les avantages de la protection anglaise et conclut un pacte avec la British South Africa Company.

Dans la région de Fort Jameson, les Angoni se montraient eux aussi hostiles à la colonisation européenne. Une insurrection, vite réprimée en 1897, les fit réfléchir à la puissance d'une poignée de blancs. Ces guerriers Zoulous, tant redoutés de tous, se lièrent par un contrat avec la B.S.A.C.

Vers 1900, presque tout le Nyassaland et les Rhodésies avaient accepté la colonisation britannique. Mais cette Afrique Centrale n'était que forêt vierge! Les bienfaits de la civilisation ne tardèrent pas à paraître. Au point de vue missionnaire, le pays était ouvert à toutes les dénominations chrétiennes: les écoles et les dispensaires de mission surgirent un peu partout. Au point de vue humanitaire, ce fut le coup de mort à l'esclavage et aux guerres tribales. Au point de vue développement économique, on traça des routes, on rendit les rivières navigables, on jeta des ponts; ici et là s'ouvrirent des centres administratifs nommés *boma*.







# LAND

TANGANYIKA



Rhodes mourut en 1902. Avec la collaboration d'un Dr Jameson et d'un Alfred Beit, il venait de lancer une entreprise gigantesque: la construction d'une voie ferrée reliant les nouveaux établissements aux villes du sud, du nord et de la côte. Dès 1899, la voie atteignait Beira; en 1904, les Chutes Victoria. Entre temps le Dr Davey avait découvert les mines de zinc et de plomb de Broken Hill, près de Lusaka. Le premier train s'y rendit en 1906. L'année suivante, le chemin de fer de la Rhodésie rejoignait celui du Congo.

La construction de cette voie ferroviaire, en pleine brousse tropicale, peuplée d'animaux sauvages et de moustiques tout aussi féroces, coûta la vie à des centaines de travailleurs européens. Mais elle entraîna la prospérité. Fermes, plantations, postes commerciaux, s'échelonnèrent le long de cette ligne de communication.

La British South Africa Company administra le territoire de la Rhodésie du Nord jusqu'en 1923 alors que fut constitué un gouvernement à peu près semblable à celui d'à présent: protectorat britannique avec Conseil législatif et Conseil exécutif. Cette même année, la Rhodésie du Sud obtenait un gouvernement responsable. Quant au Nyassaland, il était doté depuis 1907 d'un Conseil législatif et d'un Conseil exécutif.

Il s'en fallut de peu que la province de Katanga, qui fait tant parler d'elle, ne devint partie de la Rhodésie. Un des envoyés de Rhodes, Alfred Sharpe, ayant traversé la rivière Luapula, avait proposé au chef l'aide de la British South Africa Company. Le chef avait refusé; mais peu après il s'était rendu aux avances d'un explorateur belge.

Sise sur la route nationale reliant  
le Tanganyika au Nyassaland,  
l'imposante cathédrale de Mbeya.



## Vint la Fédération...

Le 4 septembre 1953, l'entente fédérale se concluait officiellement entre les trois États. Dès le début, le lien fédératif se révéla très précaire. Les Africains de la Rhodésie du Nord, et plus encore du Nyassaland, craignaient que la politique de Salisbury, siège du gouvernement fédéral et capitale de la Rhodésie du Sud, ne copie celle de l'Afrique du Sud. Car, Salisbury, dans son évolution économique et sociale, subissait l'influence du pays voisin. On sait que l'Union Sud Africaine préconise une politique d'apartheid ou de ségrégation raciale qui vise à maintenir la race noire dans un état d'infériorité. Sous la direction des leaders du parti pour l'indépendance, les Africains de l'Afrique Centrale Britannique ne tardèrent pas à réclamer l'abolition de la Fédération et l'indépendance complète. Il serait absurde de juger leurs craintes sans fondement. Des milliers de Nyassalandsais et de Rhodésiens sont allés travailler un temps aux mines de Johannesburg et ont expérimenté le traitement humiliant infligé à leurs frères. D'ailleurs les représentants de l'Église n'ont-ils pas dû s'élever contre certaines mesures ou projets parlementaires de Salisbury ?

Mais ce qui est certain encore, c'est que la propagande soviétique, habile à s'emparer des mécontentements pour y introduire le virus révolutionnaire marxiste, antichrétien, s'efforce d'inoculer le nationalisme africain. Une institution comme l'Église qui répand la vérité, la charité et la paix, l'autorité civile qui maintient l'ordre, sont des ennemis, des

obstacles à supprimer. En Afrique, aussi bien que sur tous les continents où les Rouges édifient des "paradis" d'asservissement et de violence, la tactique première consiste à dresser les peuples les uns contre les autres, à inculquer la haine de l'étranger. Même le missionnaire devient l'impérialiste exploiteur du peuple. Les mêmes slogans utilisés en Chine sont



lancés chez nous. Il suffit d'avoir lu certain numéro du Malawi News, organe du Parti du Malawi, pour s'apercevoir que l'école de Moscou a formé de bons répétiteurs.

Dieu sait tirer le bien du mal. On commence à ouvrir les yeux. Il serait ridicule de soutenir qu'aucune injustice, aucune brutalité (surtout dans certains cas particuliers) n'ait jeté quelque éclaboussure sur l'œuvre de civilisation accomplie en Afrique Centrale Britannique depuis soixante-

dix ans. Il faudrait pour cela ignorer la nature humaine et ses misères. Mais n'est-ce pas diabolique de vouloir considérer l'histoire sous le seul aspect des erreurs commises et de nier l'aspect positif où se découvrent une foule de faits concrets de bienfaisance, d'entraide et de dévouement.

Les amendements récents apportés à la constitution fédérale tendent à satisfaire les légitimes revendications





de chaque groupe ethnique, en chaque territoire. Le nombre d'Africains admis à siéger comme membres des gouvernements territoriaux ou fédéral a été augmenté. Mises en commun par la Fédération, les ressources minières et autres ont généralisé l'essor économique de l'Afrique Centrale Britannique. Si Salisbury est à l'heure actuelle le premier marché de tabac du monde, si les matières textiles, les mines d'or, d'amiante, de chrome, de la Rhodésie du Sud, sont mises en valeur, il faut aussi tenir compte des progrès réalisés ailleurs: en Rhodésie du Nord, les villes minières du Copper Belt, voisines des mines du Congo, connaissent une activité accrue; les cultures du maïs, du tabac, du riz, se développent et se perfectionnent grâce à un outillage modernisé; les pêcheries du Nyassa sont exploitées sur une plus large échelle. Salisbury et Bulawayo (Rhodésie du Sud), Lusaka et Ndola (Rhodésie du Nord), Blantyre (Nyasaland), ont atteint le stade de villes importantes possédant des aéroports internationaux qui confient les voyageurs à des lignes d'aviation locales.

La population de la Fédération en 1958 était estimée à 7,890,000 habitants dont 7,560,000 bantous. Les statistiques de la Rhodésie du Sud attestent que le chiffre des autochtones de ce pays s'est multiplié par 6 depuis l'arrivée des blancs. De 500,000 qu'ils étaient alors ils sont passés à 3,000,000. La quantité d'hôpitaux et de dispensaires élevés partout ont procuré un accroissement de la durée moyenne de la vie et l'abaissement du taux des mortalités, surtout des mortalités infantiles. Les 300,000 blancs qui s'ajoutent au quelque 8 millions d'Africains ban-



Toujours guide, en Rhodésie comme au Canada, Sœur Saint-Rodrigue, m.i.c.

tous se proclament eux aussi Africains. Descendants pour la plupart des pionniers des rudes commencements, ils regardent le sol de l'Afrique comme étant le sol de leur patrie. N'interprétons pas cette affirmation dans un sens d'opposition au droit des bantous. Ne s'est-il pas produit quelque chose d'à peu près semblable quand nos pères venus de France adoptèrent pour patrie la contrée neuve du Canada qu'ils avaient défrichée et développée au prix de durs labeurs et parfois de sanglants combats? De Français ne devinrent-ils pas Canadiens?

Quel avenir guette les territoires

de l'Afrique Centrale Britannique? une émancipation hâtive, précipitée par un communisme agitateur et haineux? une sage évolution progressive sous la conduite d'un homme d'État à la fois modéré et ardent comme le célèbre Julius Nyerere du Tanganyika?

Vous qui avez lu jusqu'au bout cet essai sur l'histoire, ne pensez pas n'avoir rien à faire dans la solution du problème politique du Nyassaland et des Rhodésies. Mais peut-être avez-vous là-bas des missionnaires et vous inquiétez-vous de leur situation? Leur existence ne semble pas plus en danger que la vôtre...

Vous pouvez beaucoup pour aider vos missionnaires et vos frères africains: en vertu du dogme consolant de la communion des saints, soyez-  
leur unis dans une offensive spirituelle de prière, de sacrifice, de générosité, pour le triomphe de l'Évangile sur l'idéologie communiste.

### Ouvrages consultés

*A Brief History of Nyasaland* by Martin Morris.

*The Story of Northern Rhodesia* by Bradley.

*Africa Past and Present* by T. R. Batten.


*Nyasaland in Brief* published by the Federal Government of Salisbury.

*Fact* monthly newspaper issued in Salisbury.



# LA MARIÉE DÉMARIÉE

par Sœur SAINTE-FLAVIE<sup>1</sup>, m.i.c.



A peine ce dernier a-t-il ouvert la bouche pour s'expliquer, qu'un pressant appel téléphonique du R. P. Alcide Lefebvre, p.m.é., me fait remonter au deuxième: « On vient de vous envoyer une mariée qui ne veut plus se marier. S'il vous plait, la cacher au Foyer et la déguiser afin qu'on ne la reconnaisse pas. Ses parents et l'ex-prétendant sont en furie au *convento* (résidence des Pères). »

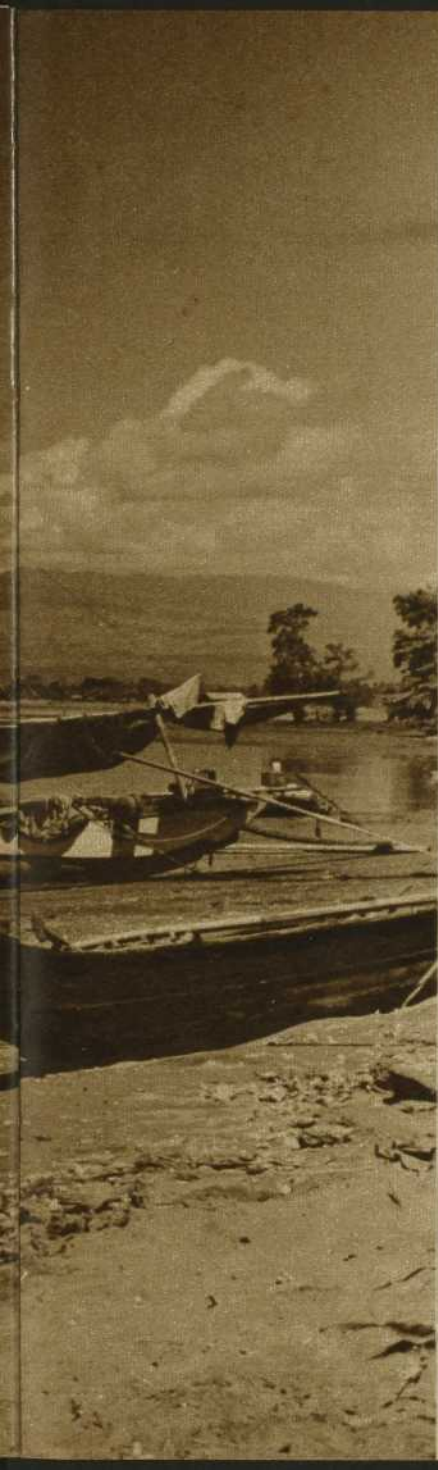
De retour au parloir, obéissant à la lettre, je saisis d'une main le voile et son échafaudage, et de l'autre, j'entraîne la mariée vers le lieu le plus retiré de la maison: l'appartement du prédicateur lorsqu'il y a retraite. La jeune fille, hors d'haleine, se laisse choir dans un fauteuil et, de là, envoie promener à l'autre bout de la chambre ses souliers à talons très hauts: « *They are not mine.* » dit-elle avec dédain. Même jeu pour sa montre-bracelet qui ne marche pas, et l'anneau, et toute la verroterie qui la pare, et jusqu'aux épingles à cheveux dont

Certain beau matin, un coup de cloche vigoureux et impératif me tire de ma méditation: pas de doute, il y a quelque chose d'urgent. Je m'excuse auprès du bon Dieu et descends au parloir pour me trouver en présence d'une mariée et du jeune sacristain de la paroisse Santa Ana.



Le port de Davao, Iles Philippines.





elle tient à se débarrasser. A chaque dépouillement elle répète: « *It is not mine.* »

Ses regards avisent l'évier. Elle s'y précipite et sous le robinet noie son maquillage. Tout en répondant à mes questions, elle défait la coiffure de fantaisie qu'on lui a élaborée et bientôt, avec ses deux grosses nattes et la robe de cotonnade que je lui passe, Natividad, car c'est son nom, se sent redevenue elle-même. Elle me raconte son roman: ses parents très pauvres ont voulu la marier à un homme passablement plus vieux qu'elle, borgne, de mœurs quelque peu douteuses, mais riche d'un petit magot. Dès le début elle a refusé net. On a insisté. Alors, munie d'un fusil et d'un énorme *bolo* (couteau dont les montagnards se servent pour se tailler un chemin dans la forêt), elle s'est sauvée de la maison et réfugiée à un village voisin.

Après une assez longue absence, croyant les esprits calmés, la fugitive réintégra le foyer. Mais la même situation y régnait. Devant les menaces et la pression de plus en plus forte, elle songea à se suicider. Quelqu'un lui dit que les prêtres catholiques pourraient l'aider à solutionner son problème. Elle partit donc à la recherche d'un prêtre, et c'est ainsi qu'elle se confia au R. P. Denis Cossette, p.m.é., assistant à la paroisse Santa Ana. Il la calma, l'éclaira, lui promit de prier pour elle et l'assura que tout finirait bien si elle s'en remettait à Dieu.

Elle sortit de l'entretien rassérénée. Elle laissa ses parents et le prétendant agir à leur gré, y compris publier les bans. Le matin des noces, elle se laissa également parer des pieds à la tête et conduire comme

une automate à la sacristie où devait se prononcer le OUI fatal... Natividad résume le dénouement: « Le Père m'a fait sortir de la sacristie et il m'a demandé si je voulais me marier. Sur un NON solide, il m'a envoyée ici *Tapusna*. (c'est tout!) »

Un peu plus tard nous apprenions les détails du coup de théâtre. Tout d'abord, le Père Cossette avait eu peine à reconnaître, sous le fard et la poudre, sa désespérée du mois précédent. Le regard insistant, extrêmement triste et suppliant de la mariée, éveilla ses soupçons. Il dit à la mère: « J'ai à causer avec votre fille. »

Défiante, la mère voulut assister à l'entretien, mais le prêtre lui demanda d'attendre sur un siège qu'il lui désigna. Il remarqua qu'elle le suivait des yeux. Il s'arrangea donc pour que la jeune fille ne fut pas vue.

—Veux-tu te marier?

—Non!

—Alors longe ce mur et sauve-toi au *convento*.

Se ravisant, il appela le sacristain: « Fais-moi disparaître cette mariée. » Et comme le garçon stupéfait ne bougeait pas: « Prends la voiture et conduis cette mariée chez les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception. Je leur expliquerai tout plus tard. »

Deux mots au Père Lefebvre qui était auprès, puis, afin de donner aux fugitifs le temps de s'éloigner, le Père Cossette reprit sa place, gesticulant et parlant de plus bel, simulant un dialogue. Une paroissienne, qui arrivait pour la messe, considéra d'un œil inquiet l'assistant d'ordinaire si digne:

—Père, que se passe-t-il?

—Je suis en train de faire un sauvetage. Voulez-vous m'aider? Placez-vous là, vis-à-vis moi, et prétendons être en grande discussion.

Ainsi dit, ainsi fait durant une vingtaine de minutes. Finalement, la mère, lassée d'attendre sans rien entendre, se leva et s'avança vers le Père Cossette. Sa colère explosa à la découverte du stratagème... elle s'appretait à boxer... Son mari, qui ne doit pas souvent avoir le dernier mot, baissait la tête.

—Où est Natividad?

—Elle est partie.

—Où?

—Elle est en lieu sûr...

Quelle perte de face pour les parents de la mariée, le fiancé et les invités... Ceux-ci se dispersèrent fort déçus de manquer une occasion de se régaler du *lechón* (porc cuit à la broche, mets principal de toutes noces riches ou pauvres). Les trois intéressés déclarèrent qu'ils ne quitteraient pas la sacristie sans leur fille et épouse. Ils s'y installèrent et y demeurèrent jusqu'à 10 heures (ils étaient là depuis 6 heures!), alors qu'on les informa de la décision de l'avocat de la prélature: appeler la police qui les traduirait en cour pour le délit grave d'avoir forcé leur fille à se marier contre sa volonté.

Pendant ce temps, Natividad prenait chez nous un copieux déjeuner, après quoi elle s'offrait d'elle-même à travailler.

Ce ne fut pas long que je l'entendis chanter à la lessive comme un rossignol échappé d'un piège.

Quatre jours durant, les parents et le prétendant assiégèrent le *convento* pour réclamer la demoiselle. Le quatrième jour, ils proposèrent de la vendre 1,500 pesos. Ennuyé



Au premier plan, l'école STELLA MARIS de Davao. Au second plan, le foyer OUR LADY OF GOOD COUNSEL.

par tant d'insistance et paralysé dans son ministère, le Père Cossette alla consulter l'avocat qui convoqua les requérants à son bureau ainsi que la jeune fille.

A la vue de son enfant, la mère se changea en furie... le père fondit en larmes. On leur expliqua la loi, la peine d'emprisonnement qu'ils encouraient s'ils ne s'y conformaient point; on les engagea enfin à signer l'attestation de laisser leur fille libre de se marier ou non.

Il leur fallut bien s'incliner devant les exigences de la loi. La mère jeta ce mot de revanche à Natividad:

« Tu n'auras rien de moi, pas même une robe! »

La mariée dé mariée continua à couler des jours heureux au *Child Jesus Home* où nous l'employons comme domestique. Cependant elle ne se sent pas trop en sécurité chaque fois qu'elle doit sortir du campus: le fiancé évincé a proféré cette menace: « Je la tuerai n'importe où je la rencontrerai! »... Amour féroce s'il en fut!

Peu à peu, la nostalgie s'empara d'elle: elle désirait revoir ses sept plus jeunes frères et sœurs, sa hutte, ses montagnes. On lui conseilla une

visite chez les siens. Le 26 décembre elle partait en compagnie de Sœur Marie-Albert<sup>1</sup> et d'une amie philippine, toutes trois chargées de colis de Noël. Chacune en portait autant qu'elle le pouvait malgré une marche assez pénible sur une route accidentée.

Les enfants accueillirent leur grande sœur avec joie; les parents restèrent figés... puis, devant les cadeaux tirés un à un de leur gracieux emballage, ils commencèrent à sourire sans prononcer un mot... L'escorte de Natividad se retira et l'armistice se conclut dans l'intimité. Apaisés par les bontés dont ils étaient l'objet, le père et la mère renouvelèrent à la jeune fille la promesse de ne jamais la contraindre à épouser qui que ce soit.

Au moment du départ, la mère ne tarissait pas de remerciements. « Attendez! » s'écria-t-elle. Elle s'esquiva pour réapparaître avec une poule: « Je n'ai pas d'œufs, mais prenez la

poule. » Sœur Marie-Albert refusa d'abord, mais c'était de si bon cœur qu'elle dut accepter. Elle invita alors les parents à visiter leur fille au *Child Jesus Home*.

Ils vinrent dès la semaine suivante. Ils apportaient cet avertissement: « Ne laissez pas sortir Natividad, car l'homme est à Davao et il la guette. »

Aucun malheur n'est survenu. Nous sommes maintenant les meilleurs amis de cette pauvre famille. Souvent Natividad m'a dit, les larmes aux yeux: « Les miens n'ont presque plus rien à manger. » Chaque fois, nous avons répondu par l'envoi de nourriture, de remèdes et de vêtements.

La jeune fille a étudié son catéchisme et fait sa première communion. Dans sa ferveur elle a mijoté une douce revanche: rapprocher son père et sa mère de l'Église. Elle y a réussi: vers la fin d'octobre, un vieux couple ridé recevait la bénédiction nuptiale.

<sup>1</sup> Madeleine Alarie, de Trecesson, Abitibi.

## INTENTION MISSIONNAIRE de l'Apostolat de la Prière

**MARS :** Que dans les pays de mission, la prédication de l'Évangile conduise les fidèles à une plus grande sainteté de vie, par la pratique des sacrements et l'exercice des vertus.

**AVRIL :** Que soit sauvegardée ou reconnue la liberté d'enseignement dans les pays de mission.

KORIYAMA, JAPON

# MIYAKO

par Sœur SAINTE-ANGELE-DE-MERICI<sup>1</sup>, m.i.c.

Le 29 mars 1961, mourait à vingt ans, Miyako, onzième fillette entrée à notre orphelinat lors de l'ouverture en 1950.

Frêle, malade, elle avait, toute petite, expérimenté la souffrance sous diverses formes. Elle se souvenait d'avoir été portée très longtemps sur le dos de sa mère à cause de rhuma-

tismes qui la tenaillaient déjà. Avec une telle santé elle avait fréquenté tant bien que mal l'école primaire. A Sei Maria En, où elle arriva à l'âge de neuf ans, Miyako s'adapta assez bien à la vie commune malgré une séquelle de malaises qui marquèrent sa croissance. Un jour on la crut atteinte de tuberculose.

<sup>1</sup> Marie-Jeanne L'Heureux, de Loretteville.





Sœur Sainte-Elodie (Simonne Saint-Amand, de Saint-Aimé)  
et le groupe des orphelines de SEI MARIA EN.

Hospitalisée à Sukagawa, à courte distance de Koriyama, nous la visitâmes très souvent. Pendant son séjour là-bas, elle eut à subir une opération banale en soi; cependant, vu la faiblesse de son cœur, le médecin nous avertit qu'il y avait danger de mort. Miyako connaissait la doctrine chrétienne. On lui proposa le baptême et elle l'accepta avec joie. Le chapelet à la main, elle attendit l'accomplissement des desseins de Dieu.

Anna-Marie ne mourut pas. Mais elle fut transportée de Sukagawa à

la clinique d'un spécialiste des maladies du cœur. On avait découvert son vrai mal et son cas s'avérait grave.

A cet endroit, l'adolescente partagea la chambre d'une dame riche, atteinte du même mal. Cette Japonaise trouva si charmante sa jeune compagne qu'elle conçut le projet de l'adopter, advenant le succès de sa propre opération. Hélas! elle survécut très peu de temps, et Anna-Marie se sentit orpheline pour une seconde fois. A son tour, elle dut envisager la même très délicate inter-

vention chirurgicale comme seul moyen de prolonger son existence. Les membres de sa famille appelés à donner leur consentement s'en remirent à nous. Bien au courant de sa situation, la jeune malade n'hésita pas un instant à saisir la planche de salut qu'on lui offrait. Elle espéra... le chapelet à la main.

L'opération réussit. Au bout d'un mois, Anna-Marie rentra à Sei Maria. En pour y demeurer un an au repos complet. Puis elle se chercha un emploi à Koriyama.

Une mauvaise crise devait la ramener chez nous où elle reçut les derniers sacrements. Hospitalisée de nouveau, elle fut bien soignée, gâtée même, car tout le monde l'aimait. Cependant, en ce milieu païen, la jeune chrétienne eut à souffrir pour sa foi... Souvent elle demandait à regagner l'orphelinat où l'atmosphère, disait-elle, lui valait tous les remèdes.

Anna-Marie se remit assez bien pour nous revenir. Par un privilège spécial, le gouvernement permit la prolongation de son séjour à l'orpe-

Sœur Sainte-Angèle-de-Mérici et les aînées des orphelines.



linat: elle avait atteint l'âge-limite établi par la loi japonaise pour le séjour de toute orpheline dans une institution. Son état s'améliora sensiblement, et elle s'entraînait par des exercices gradués à la vie normale. C'est à regret toutefois qu'elle vit approcher le terme fixé par l'autorité civile. Les membres de sa parenté redoutaient tous de prendre la responsabilité de sa fragile santé. Finalement, un conseil de famille décida qu'elle irait demeurer chez sa sœur aînée à la campagne. Anna-Marie se prépara de cœur et d'esprit à ce nouveau genre d'existence... elle se prépara surtout sur son chapelet. Lorsque son beau-frère se présenta avec un employé du Bureau de Bien-faisance pour la réclamer, il la trouva prête, sereine et brave.

Malgré le travail des champs et le soin de plusieurs petits enfants, sa sœur se montra très bonne pour elle. Cependant son cœur fléchissait souvent. Sœur Agnès-d'Assise<sup>1</sup> et Sœur

Sainte-Élodie allèrent la visiter. Inquiètes, elles tentèrent de la faire hospitaliser. Mais impossible à l'ambulance de se rendre jusqu'à cette campagne à cause des chemins impraticables. Anna-Marie avouait ne se sentir guère capable de supporter la fatigue du trajet. Un médecin du voisinage lui procurait d'ailleurs tout le secours de son art.

Deux jours après le passage des missionnaires à son chevet, la jeune cardiaque mourait. Comme adieu suprême elle avait dit à sa grande sœur: « Au revoir, je m'en vais au ciel. » Puis elle avait demandé la faveur de dormir son dernier sommeil à l'ombre de la grande croix blanche du cimetière de Koriyama.

C'est ainsi que Miyako continue de nous être présente. Son souvenir se perpétue à l'orphelinat, et les jeunes parlent souvent de son amour envers la Très Sainte Vierge et de sa dévotion au chapelet.

<sup>1</sup> Lucienne Renaud, de Montréal.



# LE BACILLE DE NICOLAÏER ÉCRIT À SON AMI LE STREPTOCOQUE



par Sœur FRANCOISE-DE-ROME<sup>1</sup>, m.i.c.

Mon cher Staphylo,

Que d'expériences intéressantes tu as vécues de par l'univers! Pour ma part, je suis vraiment négligent à parler des miennes... ce qui serait pourtant profitable au monde des infiniment petits auquel nous appartenons.

Me voici prêt à te raconter ma dernière aventure. J'en suis encore tout étourdi!... un faux pas dans ma carrière de microbe virulent...

Comme tu le sais, je suis par nature plus capricieux que toi: dans ma famille de bacilles, c'est la coutume de vivre dans le sol à 15 ou 20 centimètres de profondeur. On nous dit anaérobiques parce que nous avons horreur de l'oxygène à l'état libre. A l'occasion d'une blessure, nous entrons dans l'organisme humain et là y sécrétons une toxine qui détermine la maladie dénommée tétanos.

Cette maladie se caractérise par une contracture douloureuse débutant au niveau des muscles masticateurs; elle envahit progressivement la nuque, le tronc et les membres avec redoublement convulsif très violent sous l'influence des plus légères excitations. Excuse tous ces détails que tu connais déjà si bien, mais pour mieux me suivre il faut te faire bacille de Nicolaïer. On m'appelle ainsi en l'honneur du savant docteur Nicolaïer qui m'a découvert en 1885. Les grands hommes s'imaginent toujours découvrir... j'existe depuis des siècles!

Il n'y a pas très longtemps, j'ai inoculé une fillette haïtienne de onze ans, élève de Sœur Saint-Albéric<sup>2</sup>, m.i.c. La petite s'était blessée à l'index gauche. Au bout de quelques jours, elle sent ses mâchoires et son

<sup>1</sup> Françoise Derome, de Montréal.

<sup>2</sup> Geneviève Paquin, de Saint-Ubalde.

Le dispensaire de Port-Salut,  
sur le bord de la mer des Antilles.



cou un peu raides; sa jambe droite tire. Ne comprenant rien à ces phénomènes, elle n'ose en souffler mot. Un jeune homme l'aperçoit et veut la conduire sur-le-champ au dispensaire de Port-Salut. La famille s'oppose. Allons! c'est un cas d'oreillons! Finalement le jeune homme a gain de cause et arrive chez les Mères à 5 heures du soir, au terme d'une chevauchée d'une heure et demie. Un court examen, et commence l'ère des injections: Sérum antitétanique, Pénicilline, Démérol, Largactil et Phénergan. A la première piqûre, l'enfant, assise dans une *dodine*, se raidit tout d'une pièce. Vu la gravité de son état, on décide qu'elle dormira au bourg où la surveillance sera plus facile.

Le lendemain, même médication. La jeune malade est bien contractée et son visage prend un aspect grimaçant.

Le surlendemain, malgré ses mâchoires très serrées, elle peut communier. Le médecin de la Santé Publique, absent depuis deux jours, la visite et demande l'isolement complet. Pour lui c'est un cas désespéré. Les Mères, prêtes à tenter l'impossible, transforment une salle de classe en chambre d'hôpital. La patiente, étendue sur sa natte, y reçoit sérum sur sérum, injection sur injection. Visites interdites. Le moindre bruit, un vent léger, un rayon de lumière, une ombre fugitive, déclenche des accès de contracture.

Suit une nuit plus ou moins bonne en dépit des injections intraveineuses. Le Père Curé vient administrer les derniers sacrements. Une

accalmie se produit et l'enfant s'endort pour une couple d'heures. Cependant les crises réapparaissent avec plus d'intensité et de fréquence. Mon cher Staphylo, tout le reste de la journée et le lendemain, la malade lutte constamment contre le sommeil malgré les fortes doses de médicaments qu'elle reçoit; moi aussi je veille, et je deviens enragé dans ce combat acharné. Ma victime est incapable de desserrer les mâchoires; son corps est raide comme un mardrier. A tout instant, elle se raidit tout d'une pièce et souffre beaucoup. Elle éprouve la sensation d'étouffer. La nuit critique s'annonce: en verra-t-elle l'aube? Déjà, Staphylo, tu crois à ma victoire... Mais je te laisse en suspens, car avant de continuer, je dois t'avouer que, pendant tous ces longs jours, mes réflexions ont porté sur ce proverbe vrai dans le monde microscopique et sans doute vrai aussi dans le monde géant des hommes: « L'UNION fait la force ».

Je n'ai jamais vu, mon cher, tant de collaboration! En veux-tu une idée?

Les cloches de l'église se taisent à l'heure des Angélus et appellent à la messe par de faibles tintons.

Le Delco, qui fournit l'électricité à l'église, au presbytère et au couvent, cesse de fonctionner, car le bruit et la vibration du moteur fatiguent la malade.

La radio lance un appel aux Cayes pour des médicaments.

La chorale suspend ses activités: aucune répétition à l'église.

Le terrain de l'école est déclaré zone d'hôpital: on n'y marche qu'à pas feutrés sur le gravier.

Chacun observe la consigne: éviter le bruit dans le voisinage de l'école; chacun entre avec empressement dans ce « jeu du silence ».

Mais assez te faire languir. Es-tu toujours certain de ma victoire? Eh bien! NON! en lettres majuscules s'il vous plaît. La soirée si grave se passe, le calme renaît et... l'enfant est sauvée. Elle demeurera raide comme une planche mais les crises diminueront graduellement pour disparaître dans la huitaine. La réhabilitation se fera petit à petit. Après d'héroïques efforts quotidiens, elle finira par marcher. Au début elle se meut comme une *marionnette empesée*, mais après vingt-cinq jours elle marchera de façon normale.

Aux portes de la mort il y a quelques mois, la fillette va maintenant en classe avec ses compagnes.

Dès les premières lignes de ma lettre, je te disais être encore étourdi de cette aventure ou mésaventure que j'attribue à deux facteurs bien différents. Le premier est subjectif: je confesse que pendant l'incubation j'ai fait le présomptueux et j'ai dormi sur mes lauriers: deux se-

maines auparavant, un jeune garçon avait été emporté par le tétanos quatre jours après la blessure. Je me croyais donc fort, le plus fort, même invincible. Le second, quasi mystérieux, je ne puis le comprendre. Continuellement il était question de PRIERE. Ce mot se retrouvait sur toutes les lèvres. Les enfants se le communiquaient, le papa le disait d'un ton confiant, le caporal, la tante, les amis, tous le reprenaient en chœur. Les Mères répétaient souvent le nom de Mère Marie-du-Saint-Esprit. As-tu déjà entendu prononcer ce nom-là?

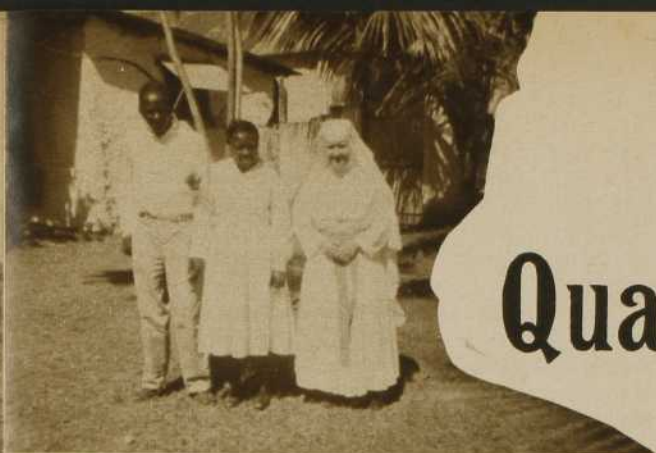
Crois-tu que PRIERE soit le plus puissant antibiotique à large spectre? ou bien un remède extraordinaire qui agirait sur mes toxines? ou bien encore un spoutnik nouveau genre armé contre les infiniment petits?

Si tu possèdes la clef de mes problèmes, réponds-moi. Actuellement je suis en vacances. J'attends de tes nouvelles pour me livrer à d'autres activités.

Tes amis, les bacilles de Koch et d'Eberth, te saluent, Moi, je te laisse mon plus fraternel bonjour.

Ton copain,

le Bacille de Nicolaïer



# Quasimodo

par Sœur MARIE-SIMONE<sup>1</sup>, m.i.c.

Dans un secteur assez éloigné du bourg vivait une honnête famille, gens simples et bons, analphabètes et pauvres.

A mon arrivée au Limbé, je liai connaissance avec la maman qui, deux fois la semaine, lors de sa tournée au marché, venait au couvent vendre quelques produits de son jardin. Misérablement vêtue, ses efforts sur la tête, elle se distinguait par sa politesse exquise et son habituel beau sourire.

Au cours d'une de mes visites à domicile, maman Francilia m'apprit qu'elle était catholique mais ne pratiquait pas. Non mariée devant l'Église, elle avait eu cinq enfants dont deux n'avaient pas encore reçu le baptême. La raison?... elle n'avait pas d'argent pour les habiller convenablement. Petit à petit, je profitai de nos rencontres pour parler à Mme M... de sa religion, de la nécessité de faire régulariser son mariage afin de rentrer sans retard dans

l'amitié de Dieu. « Oui, Mère. *M'ap débatt pou ça* », me répondait-elle aussi invariablement qu'évasivement.

Les semaines se changèrent en mois, et les mois en années, et toujours mon amie promettait de se débattre pour ça. Rien ne bougeait toutefois. C'est alors que le bon Dieu frappa un grand coup: Jacques, le plus jeune des enfants de Francilia, s'infligea des blessures graves en tombant. Pendant quarante-huit heures, ce bébé de deux ans endura de vives souffrances jointes à une violente fièvre. Désolée, la pauvre mère appela les Sœurs au secours. Je lui conseillai d'amener le blessé à notre petit hôpital.

Le lendemain matin, elle nous l'apportait inconscient et moribond. D'ardentes prières adressées au ciel, le dévouement et les bons soins de nos infirmières l'arrachèrent à la mort. Peu à peu il se reprit à vivre. Un mois après, Maman Francilia disait à qui voulait l'entendre: « Les Mères

<sup>1</sup> Cécile Labrie, de Sainte-Croix de Dunham.

ont sauvé mon petit Jacques!... Ah! que je voudrais me marier pour prier la Vierge comme elles! »

Toute la famille M... nous rendit une visite solennelle de remerciement. Mais par-dessus tout, la maman me vouait une reconnaissance particulière, attribuant à ma suggestion d'hospitalisation le retour à la santé de son enfant. Je crus le moment favorable pour lui reparler de la bénédiction nuptiale. « Nous voudrions bien, me répondit-elle, mais nous n'avons pas d'argent... Plus tard, si le bon Dieu veut... Nous nous débattons pour avoir quelque chose. Le jardin rapporte à peine de quoi nourrir la famille. »

Sœur Supérieure<sup>1</sup>, informée du motif allégué par Francilia pour renvoyer son mariage aux calendes grecques, me dit: « La pauvreté n'est pas un obstacle. Si vraiment ces gens désirent faire régulariser leur union, assurez-les de notre aide. »

La joie que montrèrent M. et Mme M... à l'annonce de cette bonne nouvelle me prouva leur sincérité. Mais il fallait prévenir le R. Père Curé. Je fis cette démarche pour mes amis quelque peu embarrassés. Dès la première phrase, le Père Curé m'avertit:

—C'est bien, c'est bien. Mais auparavant il leur faut apprendre leurs prières et quelques notions du catéchisme.

—C'est cela, repris-je. Je vais les instruire, et avec la grâce de Dieu les ramener à l'Église.

Les cours de catéchisme préparatoires à la première communion s'ouvraient justement à la paroisse. Fran-

cilia y vint chaque jour malgré les pluies abondantes de la saison, malgré la distance, malgré la malaria. Le soir, elle répétait à son mari les nouveautés entendues. Lui-même se présentait tous les dimanches à l'école, et là, pendant des heures, je lui donnais un enseignement oral avec force explications. Il réussit à retenir l'essentiel. Aux approches de l'examen, M. et Mme M... redoublèrent de ferveur et de générosité. Ils subirent l'épreuve avec succès et furent admis aux sacrements.

A la Quasimodo, tous deux étaient confirmés et communiaient. La paix et la joie, le bonheur d'avoir retrouvé leur Mère l'Église brillaient sur leur visage. Au couvent il y eut une petite réception en leur honneur. Tout émus, ils ne savaient comment remercier. « Maintenant, disaient-ils, nos enfants seront élevés chrétiennement. »

Des mois ont passé. Mes amis sont de vrais exemples pour leur entourage: fidélité à la messe dominicale, au chapelet et au catéchisme.

L'ainée de leurs fillettes, Anna, fréquente la classe enfantine de notre école, grâce à une bienfaitrice qui n'est autre que notre révérende Mère Supérieure générale. Incapable de voyager matin et soir, l'enfant pensionne dans une famille du bourg. Il va sans dire que les deux plus jeunes ont été baptisés.

*Merci en piles* aux bienfaiteurs canadiens qui nous ont prêté leur collaboration spirituelle et matérielle, afin que rentrent à la Maison du Père de braves gens égarés parce que mal éclairés.

# Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

## AU CANADA

- MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine  
Côte-des-Neiges, Montréal 26.  
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 40.  
OUTREMONT, 314 Chemin Sainte-Catherine  
Montréal 8.  
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagauchetière  
Montréal 1.  
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.  
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.  
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.  
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.  
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception  
236, rue Campbell.  
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph  
3080, rue du Prince-Edouard.  
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.  
GRANBY, 35, rue Dufferin.  
GRANBY, 50 rue Saint-Joseph.  
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.  
SAINTE-MARIE DE BEAUCE, Qué.  
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.  
OTTAWA, 30 rue Goulburn.  
PERTH, N.-B., C.P. 259.  
EDMUNDSTON, N.-B., 18, rue Saint-Jean.

## AUX ETATS-UNIS

- MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

## EN CHINE

- MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,  
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.  
NOTRE-DAME-DE-L'ESPÉRANCE,  
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

## FORMOSE

- KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,  
Taiwan, Free China.  
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu  
Hsien, Taiwan, Free China.  
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Free China.  
SUAO, Catholic Mission, P.O. Box 2,  
Suao Vilanhsien, Taiwan, Free China.

## AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,  
Fukushima Ken.  
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.  
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

## EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.

## A MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.  
AMBOHIBARY, Madagascar.

## AU PEROU

- PUCALLPA.

## EN BOLIVIE

- COCHABAMBA, Academia Comercial,  
Calle Oruro No 300, Casilla 1667.  
IRUPANA.

## AUX ILES PHILIPPINES

- MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese  
Academy, Gen. Luna St., Intramuros.  
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.  
MANILLE, Little Baguio, San Juan, Rizal.  
LAS PINAS, Rizal.  
MATI, Davao Province.  
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.  
PADADA, Davao Province.  
BAGUIO, City, 11, Paddal, Mountain Province.

## AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haïti.  
LES COTEAUX, Haïti.  
ROCHE-A-BATEAU, Haïti.  
PORT-SALUT, Haïti.  
CAMP-PERRIN, Haïti.  
MIREBALAIS, Haïti.  
LIMBE, Haïti.  
CAP-HAITIEN, Haïti.  
CHANTAL, Haïti.  
TROU-DU-NORD, Haïti.  
PORT-AU-PRINCE, cité no 2, Haïti.  
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,  
Boite Postale no 4, Saint-Marc, Haïti.  
LA BOULE, Haïti.  
MANGUITO, Province of Matanzas, Cuba.  
COLON, Province de Matanzas, Cuba.

## EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Champira P. O.  
Nyasaland, B.C. Africa.  
MZAMBAZI MISSION, Eutini P. O.  
Nyasaland, B.C. Africa.  
RUMPI MISSION, Rumpi, P. O.  
Nyasaland, B.C. Africa.  
KARONGA MISSION, Karonga P. O.  
Nyasaland, B.C. Africa.  
KASEYE MISSION, Fort Hill P. O.  
Nyasaland, B.C. Africa.  
MZUZU, Convent School, Mzuzu P. O., Box 24,  
Nyasaland, B.C. Africa.  
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P. O.,  
Box 9, Nyasaland, B.C. Africa.  
FORT JAMESON, P. O. Box 107  
Northern Rhodesia, B.C. Africa.  
KANYANGA MISSION, Lundazi P. O.  
Northern Rhodesia, B.C. Africa.  
NYIMBA MISSION, Sacred Heart Hospital,  
Northern Rhodesia, B. C. Africa.

